

Lorsque l'on compare les orientations scolaires des filles et des garçons, on observe un important clivage entre filières masculines et filières féminines : d'un côté les formations scientifiques et techniques « réservées » aux garçons ; de l'autre les filières littéraires, paramédicales et sociales où l'on retrouve la majorité des filles. Cependant, il existe des exceptions à ces orientations « sexuées » et ce sont sur ces exceptions féminines qu'a porté mon étude.

J'ai donc choisi comme terrain de stage un lycée professionnel préparant aux métiers du bâtiment et des travaux publics, secteur qui est parmi les moins féminisés et qui présente une forte connotation masculine. Ainsi, j'ai pu rencontrer plusieurs jeunes filles inscrites dans l'établissement. Mon objectif était de recueillir leur expérience, leur vécu, avec comme méthode l'entretien. De plus, ma présence pendant plusieurs semaines dans ce lycée m'a permis de constater par moi-même dans quel contexte ces jeunes filles faisaient leurs études.

Dès l'entrée en lycée professionnel, filles et garçons se retrouvent de fait dans des filières à part. Les apprentissages aux métiers du bâtiment et de l'industrie demeurent complètement hermétiques à la mixité. On observe des clivages constitués à partir des qualités naturelles attribuées aux garçons et aux filles. Les professions productives de l'industrie et du bâtiment sont réservées aux garçons ; les soins du corps, l'habillement, le secrétariat sont réservés aux filles. L'entrée des filles dans les sections masculines correspond aux spécialités demandant des qualités dites « féminines » : habileté, précision et minutie.

Mon étude porte donc sur les rares jeunes filles qui s'orientent dans les filières du bâtiment. Si, comme l'expliquent C. Baudelot et R. Establet, l'appartenance à un sexe et l'apprentissage à un métier sont liés, si les garçons en choisissant dans le cas qui nous intéresse les sections du bâtiment, cherchent une sorte de confirmation de leur identité virile, je me suis donc demandé ce que l'arrivée des filles dans ces filières allait susciter, comment des résistances allaient s'exprimer au niveau des élèves garçons ainsi éventuellement qu'au niveau des professeurs, et de quelle manière les filles allaient s'adapter à cette situation atypique.

J'ai donc interviewé sept jeunes filles inscrites dans les sections de B.E.P. et B.T. topographie, de B.E.P. construction (dessin) et C.A.P. menuiserie.

Attitude des garçons vis à vis des filles

Côté garçons, on observe une contestation de la présence des filles dans l'établissement, celle-ci allant à l'encontre d'une représentation traditionnelle de la place et du rôle de la femme. En effet, dès leur arrivée et tout au long de leur scolarité, certains garçons font ressentir aux filles qu'ils ne comprennent pas leur présence dans ces sections masculines :

Euh au début c'était qu'est-ce tu fais là, euh... y a pas d'la couture ici.

Une autre explication :

Pour eux, pour eux t'as rien à faire dans c'lycée. T'es pas à ta place ici en fait (...) Pour eux une femme c'est à la maison en train d's'occuper des gosses, faire leur... faire leur manger, certains métiers pour une femme d'accord, style secrétariat, comptabilité.

Cela correspond donc aux enquêtes citées précédemment qui font part de cette représentation traditionnelle caractéristique des élèves de L.E.P.

De plus, les métiers du bâtiment présentent un caractère profondément viril. Ils correspondent particulièrement bien aux images de l'activité masculine : travail à l'extérieur, force physique, résistance à des conditions de travail pénibles... On constate donc des différences en fonction des sections. La jeune fille préparant un C.A.P. menuiserie a connu plus de difficultés à se faire accepter au sein de sa classe que ses camarades de topographie et construction. Marta Ormos (*L'intégration des femmes dans les emplois traditionnellement masculins*, 1986), dans une enquête menée à E.D.F./G.D.F., relève une différence dans l'accueil réservé aux ouvrières et techniciennes. Ces dernières sont plus acceptées par le milieu professionnel que les ouvrières. Elle indique que cette différence,

[...] peut être comprise par la lecture sociale que font les hommes et les femmes de l'opposition du corps masculin et féminin. L'homme est fort, la femme est faible ; il découle de cette lecture que la virilité est dans la force physique et celle-ci fonde le pouvoir sur les autres également. Ceci est supposé être de l'ordre de la nature. Sur cette dichotomie simpliste, repose tout un système d'organisation sociale des statuts et des rôles sexués.

Ainsi, si les ouvrières ont plus de mal à se faire accepter, c'est parce qu'elles se servent de leur corps et mettent en jeu une gestuelle masculine. Elles sont alors perçues « comme transgressant l'ordre de la nature ».

On retrouve cette même idée lorsque les élèves de menuiserie signifient à leur camarade qu'ils ne trouvent « pas normal qu'une fille soit en menuiserie » et qu'« une femme doit pas aimer ce métier ». Si d'une manière générale le choix des filles pour les métiers du bâtiment les surprend et est souvent remis en cause, il l'est d'autant plus lorsqu'il s'agit de ces sections les plus viriles dans lesquelles la présence des filles est vécue comme allant à l'encontre d'une certaine normalité.

Une élève exprime ainsi son incompréhension face à l'attitude ambivalente des garçons vis-à-vis des filles :

J'sais pas en plus c'est les premiers à s'plaindre que... qu'y a pas assez de filles et tout... mais bon dès qu'y en a elles se font insulter ». En effet, la présence de filles dans ces sections masculines crée chez les garçons une insécurité, « ils sont pris dans un conflit qui met en jeu leur identité. (Nicole Mosconi, *La Mixité dans l'enseignement technique industriel ou l'impossible reconnaissance de l'autre*, 1987).

Ce conflit va s'exprimer à travers des manifestations de supériorité. Les garçons cherchent à dévaloriser les filles notamment à travers des plaisanteries et autres remarques misogynes : « Y disent d'façon toi t'es une fille, t'es nulle, t'sais rien faire, t'es le sexe faible ».

Certaines élèves distinguent le comportement de leurs camarades de classe qui font ces réflexions « avec un sourire » et le comportement plus agressif des autres élèves :

Traverser la cour toute seule euh... tous les côtés on entend soit des insultes (...) J'vois dès qu'c'est une fille, même quand on passe à deux trois filles euh... c'est clair que... y vont nous en envoyer plein la tête.

À cette agressivité verbale vient s'ajouter dans les cas extrêmes l'agressivité physique. Une jeune fille déclare en effet avoir « reçu des claques ». Une autre fait part des difficultés rencontrées par une ancienne élève en plâtrerie-peinture :

Mais elle ça s'passait pas bien du tout euh... il la frappait comme ça de temps en temps, comme ça pour lui faire plaisir.

Le travail scolaire est également pour les garçons une occasion d'affirmer leur supériorité, en particulier dans les matières d'ensei-

gnement professionnel où ils craignent cette concurrence des filles. Ils cherchent ainsi à les dévaloriser lorsqu'elles réussissent mieux qu'eux :

Bon quand on a des bonnes notes et tout quoi ça devient : ah ? Qu'est-ce t'as fait au prof na na... (rires). En fait c'est parce que t'es une fille euh... y voit pas beaucoup d'filles donc après vous êtes favorisées.

J'ai pu en outre constater que la prise de parole en cours est essentiellement masculine.

Dans le cadre de la classe, les filles ont d'ailleurs peu de contacts avec les garçons. Elles sont la plupart du temps assises ensemble. S'il y a des échanges, cela se limite aux deux ou trois garçons avec qui elles ont l'habitude de bavarder. Un camarade de classe de la jeune fille de C.A.P. Menuiserie lui a même demandé de ne pas lui adresser la parole, comme s'il voulait ne pas avoir à remarquer sa présence. De plus, lorsque je me suis présentée à la classe, ce dernier m'a demandé surpris pourquoi j'avais choisi leur classe alors qu'il n'y avait pas de filles : il avait « oublié » sa camarade ! On peut donc voir dans ce type de comportements une sorte d'annulation des filles, pour reprendre le terme de N. Mosconi.

Lors de sa première année dans le lycée, plusieurs garçons ennuyaient la jeune fille inscrite en menuiserie. Cela s'est mieux passé pour elle à partir du moment où elle s'est battue avec l'un d'eux, c'est-à-dire à partir du moment où elle a adopté un comportement masculin et est devenu « un mec pour eux ». Certains garçons parlent également des filles au masculin, c'est-à-dire ne les reconnaissent pas dans leur différence. À plusieurs reprises, un élève m'a ainsi dit : « y a pas d'filles ici, c'est pas des filles, c'est des bonhommes, des camionneurs ».

Lorsque les filles sont reconnues dans leur différence, elles sont souvent uniquement considérées comme des « objets sexuels » : « pour eux une femme c'est un objet sexu... (rires). Pour eux c'est ça quoi. Et c'est vrai qu'on a droit à des remarques euh... ». J'ai pu en effet entendre certaines plaisanteries obscènes, parfois dirigées directement vers les filles.

Les garçons renvoient parfois même les filles à l'image de la prostituée. Certains ont ainsi dit à l'une d'elle : « t'es ici juste pour voir les mecs ». Toute relation sentimentale à l'intérieur de l'établissement apparaît donc impossible ou doit être cachée :

Faut déjà pas trop... pas sortir avec un gars du lycée quoi... non la femme elle se ferait vraiment bien insulter j'pense (...) Vu qu'on est pas beaucoup de filles, ça poserait aussi comme euh... j'sais pas la femme elle est venue dans l'lycée juste parce qu'elle savait qu'y avait des mecs.

Tout signe marqué de féminité apparaît dérangeant et peut également provoquer des réactions agressives. Une jeune fille évoque

l'une de ses camarades venue au lycée vêtue d'une jupe et qui « s'est fait siffler par tous les mecs » et « insult(er) ». Vêtue de la sorte, « ils la prenaient pour plus qu'une euh... ». Elle ne prononce pas le mot mais une autre jeune fille précise clairement les propos insultants de certains : « ouais salope ! Pourquoi ? Parce que j'mettais des trucs où on voyait mes formes ».

D'une manière générale, la présence des filles, quelle que soit leur filière, est contestée par beaucoup de garçons. Elle met en effet en question quelque chose qui est de l'ordre de leur identité sexuée

[...] dans la mesure où celle-ci s'est construite par le choix de ces activités comme excluant l'autre sexe et de ce fait supposées viriles. La présence des filles brouille tout à coup la signification de ce choix en même temps qu'elle fait surgir un désir sexuel dont leur absence jusque-là garantissait (Mosconi).

Ainsi, l'attitude agressive des garçons, les plaisanteries, les manifestations de supériorité apparaissent comme étant des défenses et des mesures de réassurance.

Comportements adoptés par les filles

À présent, nous allons voir de quelle manière les jeunes filles réagissent face aux comportements des garçons à leur rencontre.

Ceux-ci leur renvoient donc l'ambiguïté de leur place de fille dans ce lieu masculin. Cette même idée transparait aussi parfois dans le vocabulaire qu'elles utilisent pour décrire les réactions des personnes qui apprennent leur choix de formation : cela les « choque » et elles font souvent remarquer qu'il « n'y a que des mecs ».

On peut supposer que cette image qu'on leur renvoie apparaît également dans les propos des jeunes filles à travers l'emploi du mot « putain » à certains moments du discours : en rapportant les réactions des gens, « il doit pas y avoir beaucoup de filles putain », en rapportant les paroles des garçons « oh p'tain mais... putain pourquoi y a pas d'filles ».

Ainsi précisent-elles qu'elles doivent faire attention à la manière de se vêtir : si l'une d'elle parle de la nécessité d'être en pantalon en le reliant au côté pratique, d'autres précisent clairement qu'il s'agit d'éviter les réactions des garçons : « déjà au niveau fringue j'me mettrais pas en jupe (...) Sinon c'est vraiment des réflexions de tous les côtés » et également « pour ne pas passer pour euh... sinon ça part très vite quoi, c'est pas... une réputation ça part très vite ». Ainsi les jeunes filles cherchent-elles en quelque sorte à neutraliser leur féminité, à se transformer en « être asexué » en gommant les

aspects extérieurs rattachés à la féminité. Ceci est plus ou moins accentué en fonction de chacune. D'une manière générale, elles sont vêtues de façon assez neutre, décontractée mais tout signe de féminité est rarement totalement absent. Par exemple peuvent-elles être vêtues de façon assez masculine et en même temps s'être maquillées. De plus, elles n'adoptent aucun comportement faisant intervenir la séduction et évitent pour cela certaines situations :

Enfin moi j'ose pas, j'évite de rester toute seule quoi [-mm]-parce que bon... soit t'es toute seule ou alors y en a qui viennent te parler ou y viennent t'accoster, qui t'draguent... n'importe quoi quoi...

Une autre adopte un comportement un peu exubérant :

Y vaut mieux qu'y m'prennent pour une folle que pour aut' chose hein. Ouais j'dis heureusement qu'y m'prennent pour que... pour une folle hein.

On constate parfois dans leur discours une négation de la différence des sexes. Elles ont également tendance à parler des filles au genre masculin. L'une d'elles indique que pour entretenir de bonnes relations avec les garçons, « il faut se faire accepter pour c'qu'on est et pas parce qu'on est une fille ». On observe donc également dans leur discours une identification masculine : « moi j'suis un peu un vrai mec ». Certaines parlent d'elles aux masculin. Souvent, elles se différencient des autres filles et à travers leurs propos sous-entendent qu'elles n'en sont pas : par exemple, lorsque l'une d'elles dit : « Des fois j'fais comme les filles », elle sous-entend donc qu'elle n'en est pas une.

On peut émettre l'hypothèse que ce contexte a une incidence sur les relations des filles entre elles. Ainsi lorsqu'une élève dit : « Des fois j'fais comme les filles, p'tain aujourd'hui j'suis belle », l'emploi du mot « putain » peut être relié à l'image que leur renvoient les garçons. Une autre indique qu'elle « ne traîne pas avec les filles » : le verbe traîner peut là aussi renvoyer à l'image de « la traînée ».

J'avais formulé l'hypothèse que les filles cherchaient entre elles un soutien et que lorsqu'elles étaient plusieurs dans une classe, elles se regroupaient et se tenaient à l'écart des autres élèves. Or, il existe plusieurs cas de figures. Deux des jeunes filles sont chacune seule dans leur classe et disent apprécier leur situation :

Moi franchement... moi j'suis... j'suis bien d'ît' dans une classe de garçons ça m'dérange pas du tout. Au contraire. J'suis mieux c't année que les deux autres années que j'ai passées. Même j'suis dans ma peau, j'suis mieux, j'suis...

Deux autres ne s'entendent pas avec les filles de leur classe. Cependant, à l'exception de l'une d'entre elles, ces jeunes filles ont peu de camarades garçons.

Toutes les autres jeunes filles forment dans chaque classe un groupe et se tiennent un peu à l'écart. Cependant, comme les

autres, elles ont une image dévalorisante des filles et disent préférer la compagnie des garçons. Ainsi, cette entente entre elles est-elle décrite comme surprenante :

C'qui est le plus étonnant c'est qu'on arrive à s'serrer les coudes. Et pourtant dans un métier où y a y a qu'des femmes... j'sais parce que j'ai travaillé à l'hôpital où y a pas mal de femmes et ben ça s'bouffe le nez entre elles.

Lorsque ce lien entre elles existe, il apparaît cependant comme vital :

Non disons qu'on a toujours un soutien moral entre nous, on a intérêt à être solidaire. C'est même un intérêt parce qu'autrement euh... j'crois qu'on tiendrait pas longtemps.

Leur amitié est décrite comme quelque chose de « vraiment rassurant » et qui leur permet de surmonter les difficultés.

Cette solidarité est donc possible, mais au sein de la classe uniquement. En effet, Il y a peu de contact entre les filles de chaque classe et il existe même parfois une tension entre elles : « tu dis bonjour, elles te répondent pas (...) Les portes ça s'ferme même pas, ça s'claque ».

Face à l'agressivité des garçons, les jeunes filles utilisent des procédés différents. Deux d'entre elles expliquent devoir adopter un comportement ferme, voire agressif :

Faut en aucun cas se laisser marcher dessus parce que dès que tu te laisses marcher dessus une fois, t'es finie quoi (...) Y voient qu'y ont à faire à quelqu'un, qu'y a quelqu'un en face qui leur répond et là automatiquement ça s'calme.

Ce type de comportement vaut aux jeunes filles le surnom de « femme-pirate ». Ce terme qualifierait une femme qui sait se défendre, qui est agressive, méchante. Elles adoptent en quelque sorte un comportement masculin et sont ainsi considérées par les garçons comme « mi-homme, mi-femme » (un élève de C.A.P. menuiserie).

Cependant, la réponse la plus fréquente des filles aux agressions des garçons est de les laisser faire et de ne pas intervenir. Ainsi évitent-elles de répondre aux garçons :

Faut faire celle qui entend pas sinon après ça part dans des discussions... ben faut s'écraser ! On t'parle, non tu marches (rires) Rien entendu !

Elles donnent parfois l'impression dans leur propos de s'être résignée à cette situation : « on a pris notre parti et puis ben... on a laissé faire ». L'une d'elles semble même s'être résignée aux comportements les plus violents : « On s'reçoit des claques parce que moi j'en ai reçues quoi (...) Ca fait mal mais bon... ça passe ».

Tout au long des entretiens, les jeunes filles font état des difficultés rencontrées et en même temps précisent que « ça s'passe bien », que « ça ne les dérange pas », que « ça ne leur pose pas plus de problèmes que ça ». Souvent, elles minimisent les problèmes

rencontrés, disent que les réflexions « leur passent au-dessus », que les plaisanteries des garçons « ne sont pas méchantes », que les remarques obscènes « ne dépassent pas les limites ».

On observe également souvent à travers leurs discours une intériorisation. Ainsi précisent-elles que les remarques des garçons à leur rencontre « restent dans le ton de la plaisanterie ». On observe parfois un écart entre la violence des propos et la façon dont les filles disent le percevoir « y disent toi d'façon toi t'es une fille, t'es nulle, t'sais rien faire » mais « y le font pour me faire marcher (...) d'façon y rigolent ». On remarque que ce sont souvent les paroles des garçons avec qui elles s'entendent bien qu'elles prennent au second degré. Cela leur permet d'entretenir avec certains de bonnes relations, de s'en faire en quelque sorte des alliés : ils ne contestent pas la présence des filles contrairement à d'autres, ils se contentent de plaisanter. C'est une manière de ne pas se sentir blessée et cela rend leur situation plus confortable. Cependant, certaines voient ce qui se cache derrière ces plaisanteries des garçons : « ces réflexions on les a avec un sourire mais euh... on sait qu'ils y pensent quand même ».

À travers les entretiens, on s'aperçoit que la situation des filles dans l'établissement est souvent génératrice de souffrance. Ainsi n'ont-elles parfois pas très envie de se rendre au lycée :

Au début c'est vrai ça m'marquait, le matin on s'levait oui faut venir ici euh... encore (inaud.) et puis aujourd'hui qu'est-ce tu vas te recevoir comme réflexions en plus.

L'une d'elles indique qu'il y a « des moments où ça va pas :

On s'dit toujours ça nous passer au-dessus mais y a des fois ça touche quand même, ça blesse un p'tit peu la personne.

Une autre élève précise que dans le lycée elle « (se) renferme plus », une autre encore explique qu'il faut avoir « un moral d'acier ». On constate à travers certaines expressions la souffrance que peut engendrer certaines situations :

Tu fais au moins une crise de nerfs si... si t'es vraiment isolée,
ou encore,

si tu commence à réfléchir sur ce qu'on [certains garçons] t'dit et tout, tu tu deviennes folle (...) Tu fais vite une dépression.

Les garçons du lycée renvoient donc aux filles l'idée qu'il n'est pas « normal » pour elles de vouloir exercer un métier traditionnellement masculin et que leur place n'est pas ici. Aussi, malgré une motivation particulière pour ses études, une jeune fille exprime parfois des doutes : « C'est vrai qu'des fois on s'dit ouais on est des filles, qu'est-ce qu'on fait ici ? ».

Ainsi, pour les garçons, elles sont « des bonhommes », des « mecs », du fait même de leur présence. De plus, elles adoptent

parfois un comportement masculin, elles essaient dans une certaine mesure de neutraliser leur féminité. Cependant, on a vu que c'était avant tout pour éviter les insultes des garçons que les jeunes filles veillaient à ne pas paraître trop féminines. Pour autant, on ne peut pas dire que leur féminité soit totalement neutralisée. On peut illustrer cela avec la manière dont certaines ont de se vêtir, qui est une sorte de compromis entre le masculin et le féminin.

N. Mosconi indique que, dans ces sections, la prédominance du modèle viril accule les filles à cette alternative :

Ou bien s'adapter, ce qui revient au fond à perdre leur identité féminine, ou bien, pour la garder, ne pas s'adapter.

Or, il me semble que cela ne soit pas vraiment le cas en ce qui concerne les jeunes filles interviewées. En effet, que ce soit dans leur apparence physique, dans la manière qu'elles ont de parler de leur expérience en tant que fille, ou encore dans leur façon d'être à l'extérieur du lycée, il ne me semble pas qu'elles aient « perdu » leur identité féminine.

Les difficultés des jeunes filles sont en outre parfois accentuées par le fait de ne pas se sentir soutenues par les adultes : « l'administration j'ai l'impression qu'elle ferme un p'tit peu les yeux là-dessus hein ». Cette élève ressent une différence entre le discours des professeurs et les faits réels : « on dit on fait tout pour les filles parce que... ben elles sont très minor... elles sont très rares ici » mais trouve que « c'est faux ».

Relations des filles avec les enseignants

D'une façon générale, les filles se plaignent peu voire pas du tout (à l'exception de l'une d'entre elles) de l'attitude spécifique des enseignants à l'égard des filles. Cependant, elles présentent à ce sujet des avis différents. Ainsi l'une d'elles ne constate aucune différence de traitement entre les filles et les garçons : « Personne n'est avantagé, personne n'est défavorisé ». Une autre déclare qu'en tant qu'unique fille de la classe, elle est parfois « la chou-chou ».

D'autres précisent qu'elles sont parfois favorisées dans les matières professionnelles, que les professeurs prennent particulièrement le temps de leur expliquer les cours.

Cependant, à travers leurs propos, on peut relever qu'elles ressentent parfois une ambivalence dans l'attitude de certains enseignants à leur égard. Ainsi, l'une d'elles indique qu'« ils se comportent de la même façon qu'avec les garçons » mais rajoute :

P't-êt' parfois y disent des remarques euh... mais les profs de topo y disent ouais y faut être costaud euh... c'est p't-êt' pas une branche pour les filles.

On observe là aussi une intériorisation : « y nous disent ça ouais... enfin pour s'amuser quoi mais bon euh... enfin pour plaisanter j'pense ». Elle indique aussi que lorsqu'elles se plaignent du matériel lourd à porter, « les profs y font ben ça fallait pas prendre cette branche si vous vous plaignez hein déjà. Mais bon, c'est pas méchant quoi ».

Une autre élève précise lors de l'entretien que les professeurs les « font participer autant que les garçons », et que les filles ont parfois même « un petit plus » en tant que minorité. Cependant, lors d'un cours, elle a voulu me démontrer que la présence des filles étaient contestée par certains enseignants. Elle a ainsi répondu au professeur qui lui demandait de se dépêcher, qu'elle n'était « qu'une simple femme » et qu'elle savait « qu'il n'acceptait pas les filles ». Il lui a répondu de façon ironique, allant dans le sens recherché par la jeune fille. Une autre élève m'a également indiqué qu'un de leurs professeurs les appelait parfois « les greluches ».

Par contre, une de leur camarades se plaint directement de l'attitude discriminatoire des enseignants à l'égard des filles : d'après elle, la présence des filles est également contestée par les professeurs qui « réagissent un p'tit peu pareil que les élèves ». Ainsi ressent-elle ceci chez l'ensemble des enseignants : « Ben y a des fois des... des gestes, des faits, des regards... ça veut tout dire quoi », y compris chez les professeurs femmes. Elle trouve les enseignants plus tolérants avec les garçons. Elle-même ne se sent pas traitée de la même manière que d'autres jeunes filles, à résultats scolaires équivalents. Elle rapporte également qu'une enseignante lui a fait des remarques sur sa façon apparemment trop féminine de se vêtir. À travers ses propos, il ressort qu'elle ne se considère pas comme correspondant au « profil idéal » des filles acceptées, qui seraient des filles « plus masculines », qui ont « du caractère », contrairement à elle, qui se décrit comme une personne réservée.

N. Mosconi indique que les enseignants,

[...] sont souvent pris dans un conflit entre un modèle traditionnel sur lequel ils ont construit leur identité et qui excluait les filles de ces métiers techniques et un modèle progressiste qui, en les incluant exige à ce niveau des remaniements.

Marie Duru-Bellat (*L'École des filles*, 1990) précise que :

Le rapport des sexes en présence peut être considéré comme un ingrédient de la formation, ce que les sociologues appellent le curriculum caché, c'est-à-dire un aspect non accessoire des objectifs du cursus, non inclus explicitement dans les programmes officiels, mais inculqués de manière plus diffuse.

Lorsque les filles s'orientent dans des sections masculines, tout ce non-dit des formations émergerait. Ainsi, « être costaud » fait partie des « qualités » requises par le métier, et cela ne correspond pas à une qualité féminine, ce qui fait que « ce n'est peut-être pas une branche pour les filles ». Il y a donc une impossibilité pour elles de se plaindre sans se faire rappeler qu'elles ne sont pas vraiment à leur place.

D'une manière générale, les filles ne se sentent donc pas désavantagées au niveau du travail scolaire et traitées à ce niveau de manière différente des garçons. Ainsi, la plupart ne se plaignent pas de l'attitude spécifique des professeurs à leur rencontre. Néanmoins, comme on l'a vu, elles peuvent parfois ressentir derrière cet apparent traitement égalitaire une ambivalence de certains enseignants à l'égard des filles.

En conclusion, on peut ajouter que tout ceci se rejoue dans le monde du travail. En effet plusieurs jeunes filles ont déjà effectué un ou plusieurs stages en entreprise. Certaines évoquent ainsi les résistances rencontrées pour trouver un stage et la difficulté de se faire accepter par certains employés qui ne leur confiaient que les tâches les plus simples à effectuer ou qui les laissaient même de côté. D'autres évoquent l'étonnement et parfois les plaisanteries suscitées par leur présence. L'une d'elles exprime la difficulté de s'intégrer à un groupe d'hommes... Même les deux jeunes filles n'ayant pas encore effectué de stage font part des difficultés qui les attendent par la suite.

On s'aperçoit donc que le choix de ces jeunes filles pour ces filières professionnelles s'avère un choix coûteux. On a pu voir notamment à quel point leurs relations avec les garçons pouvaient être problématiques. À partir de cette analyse de la situation des filles, deux axes me sembleraient donc intéressants à explorer. Le premier serait d'essayer de voir si le contexte difficile qui entoure les filles joue sur leur motivation, sur leurs résultats scolaires et leur projet professionnel. Le deuxième serait d'analyser plus précisément de quelle manière l'encadrement (administration, professeurs) envisage la situation des filles et de quelle manière il favorise ou non leur intégration.

